

THÉRAPIE PAR L'EXIL

Antonio-Giuseppe Satta

raconter la vie

Un jeune soldat prend son tout dernier train et revient sur les lieux de son enfance, où il retrouve une existence qui n'a plus de sens.

Je cours, sans uniforme, jusqu'à la dernière navette, elle m'emporte vers mon train de retour, mon tout dernier train. Retour à la vie civile.

Et ce train est aussi bondé qu'au tout premier jour, sauf que des liens de camaraderie se sont formés au fil de l'année, durant ce service militaire.

Mes copains de chambre m'ont réservé une place au milieu d'eux, des mots de compassion, des accolades pour chasser l'année sous les drapeaux. Et des canettes de bière pour griser le cerveau le plus vite possible. Voilà, le mal est fait, je ne dessoûle pas du trajet. Le train entre en gare de Valenciennes et déjà j'attrape ce que je crois être mon sac d'effets personnels.

Personne ne m'attend, une bonne vingtaine de kilomètres me sépare du « chez moi », du « chez mes parents ». Qu'à cela ne tienne ! En route pour quatre heures de marche en nocturne. J'aurai, durant le trajet, éliminé toute cette bière. Ne pas se présenter dans un état pitoyable le premier jour, ni les suivants devant une mère aimante, face à mon frère encore collégien devant la Nona, dont une part s'est enfuie avec feu son époux, six ans plus tôt. Il me reste un sentiment troublant, celui d'avoir choisi de fuir un passé qui n'a de cesse de me rattraper...

En marchant, le film se déroule sous mes pas. Je rentre, soulagé de quitter ce sergent qui, à y regarder de plus près, n'est pourtant rien d'autre qu'un échantillon gratuit de ce qui m'attend en rentrant, de ce que j'ai vécu. Quatre heures de marche – il faut bien ça pour digérer l'autre et me préparer au géniteur, un sarde élevé à la manière de « Padre Padrone » de Gavino Ledda. J'essaie de chercher au fond du cœur un fil, aussi frêle soit-il, pour tisser des liens nouveaux, mais le passé se charge de m'envoyer des signaux d'alerte.

J'essaie en marchant, d'affronter une peur quasi viscérale, en invoquant toutes les circonstances possibles et inimaginables ; plus que de pardonner la méthode, j'en arrive même à leur accorder des circonstances atténuantes, sans pour autant comprendre ce qui génère autant d'agressivité sur ma

personne. Je porte ma croix sans réponse, tant pis, j'avance coûte que coûte. Tout en laissant des bouts de film de ma vie défiler sous mes pas, je tente de lever le pouce à tout hasard ! Dans la demi-heure, une voiture ralentit à mon niveau. Les occupants du véhicule me scrutent d'un bref coup d'œil. Aux alentours, tout est nuit. Je suis inquiet et seul au milieu de nulle part. L'auto s'est arrêtée dans un crissement de pneus. Le rythme du moteur tournant au ralenti, les feux arrière estompés par cette brume d'hiver et ce vent glacial sont les seuls éléments palpables. J'avance, avec au ventre un nœud terrible, le service militaire n'aura décidément pas fait de moi un homme fort, courageux, un vrai de vrai ! Arrivé à leur hauteur, la portière arrière s'ouvre :

– C'est toi, Satta ?

Je fais mine de ne pas comprendre, le conducteur insiste en haussant le ton.

– Tu le connais lui ? Il s'adresse à l'un des passagers, à l'arrière, qui acquiesce d'un oui de la tête. Allez grimpe, on t'emmène.

– Non ça ira, je rentre à pied.

– Monte, j'te dis... Allez ! Je m'approche un peu plus, sur les ombres des personnes se dessinent leur visage, je reconnais l'un d'eux, un copain de la deuxième compagnie.

– Ah... C'est toi ?

– Ouais ! Tu ne t'es pas trompé de sac, par hasard ? Sa question me sort complètement des effets de l'alcool, déjà bien estompés depuis ! J'agrippe ce que je que j'avais cru être mon sac, je l'ouvre, j'y sors pêle-mêle une partie du contenu... En effet : ce sac n'est pas à moi. Dans la confusion générale, j'avais pris son sac. Je réclame le mien, c'est un peu confus, il fait très sombre dans l'habitacle, je palpe le contenu devant eux. Tout me semble en pagaille : le linge, auparavant plié, n'est plus qu'un tas.

– J'ai dû fouiller dans tes affaires et ton portefeuille pour savoir à qui appartenait ce sac.

On s'observe, je ne souhaite pas m'éterniser, tout est rentré dans l'ordre, je les remercie, donne une poignée de main au camarade avant de m'extraire de cette voiture et rentre à pied. J'arrive enfin à la rue Jean Jacques Rousseau, au 83. La porte d'entrée est fermée, je n'ai pas de clef, je fais le tour du pavillon, un plein pied de briques rouges, délimité par une haie de troènes. Je soulève le volet roulant du salon, juste assez pour m'apercevoir

qu'une lampe de chevet est restée allumée. C'est ma mère, elle dort au salon depuis quelques années. Je la comprends, la chambre empeste le vin cuvé. L'odeur semble s'être imprégnée sur les murs, comme une vilaine tâche qui ne veut pas partir, comme celles élaboussées sur le papier peint de la cuisine, après une énième dispute conjugale. Des mots forts, des jurons, des claquements de portes, un bruit de verre brisé, et le silence de la nuit peut enfin venir. Je me lève au petit jour, avant tout le monde, je nettoie vite avant le réveil de mon jeune frère, les brisures de bouteille éparpillées. J'éponge au Paic citron le papier peint qui, à force d'être nettoyé, prend le ton de cette expression, lessivée, passée, délavée...

Je frappe au carreau, ma mère finit par se réveiller. Un peu groggy, elle tourne la tête pour chercher l'origine du bruit et réalise que c'est moi, nous nous regardons, elle me sourit et ouvre la porte. J'ai repris le train-train dans ce Nord où tout se confond. Les murs de briques, dont bon nombre s'alignent sur les trottoirs encombrés de voitures ; les canaux qui semblent figer le temps, où parfois une lente et leste péniche traverse le paysage aux allures d'un interminable travelling cinématographique. Je m'accroche à eux, depuis le rivage, leur sillon finissent leur course jusqu'aux abords du canal de la Sensée dont le clapotis ne semble pas perturber les quelques pêcheurs ni les nombreux les résidus flottants qui forment une chaîne figée dans une écume saumâtre et suspecte. J'aligne ma foulée sur le rythme de ce lourd convoi, lent, paresseux, jusqu'au point d'arrivée : l'écluse. Le seul exutoire qui a encore cet effet thérapeutique pour me sortir du chaos. Il sait qu'il ne peut plus frapper, je suis trop grand, je pourrai répondre, me rebeller, puis j'ai l'habitude ! Quoique ses insultes, ses regards noirs continuent de me mettre le cerveau et le cœur en bouillie.

J'ai 20 ans, j'occupe mes jours comme je peux, je marche beaucoup, surtout quand le Tétrahydrocannabinol produit son effet. Je soliloque en marchant, je traverse les villages avoisinants, je refais le tour de ma vie, je peste contre elle et je fustige. Parfois, je retrouve la bande de copains, ils ont changé, eux aussi, mais en pire ! Le cannabis était devenu pour eux une sorte de lit trop petit. Alors ils s'enfermaient des journées entières dans la chaufferie, chez l'un d'eux. Les seringues, les petites cuillères au dos noirci par le butane des briquets et les cotons hydrophiles encore plantés dans les aiguilles, tout ça ce n'est pas ma vie, ce n'est pas moi, j'exige la différence entre nous. Il

faut vraiment que j'appelle ma sœur en Savoie, ce n'est plus possible...

L'un d'eux, c'est Silvio, des racines italiennes comme moi, une grande famille d'une grande fratrie. Bien avant que la vague psychotropique arrive jusqu'à nous, dans cette petite bourgade de 5 000 habitants, nous avions des plaisirs simples. Nous étions dans la même barque, sans emploi certes, mais honnêtes. La proximité de la Hollande n'arrangeait pas les choses. Ceux qui avaient le permis de conduire faisaient le voyage, les courses, jusqu'à la prochaine paye pour certains, jusqu'au prochain versement ASSEDIC, pour d'autres et moi-même. Ensuite est venue l'expansion dite économique d'un circuit parallèle. De petits trafics de haschich pour une consommation personnelle. Ça marchait bien, j'encaissais des chèques, même ! L'erreur : l'un des chèques a été refusé à la banque... 800 francs de perdus ! Je n'avais pas l'âme d'un truand pour aller récupérer mon dû avec une arme ou une rage folle. Je n'avais pas plus la bosse du commerce, dont le premier principe est de faire des bénéfices. J'avais fait le choix de servir la barrette bien généreuse, à 2 grammes tandis que les caïds de Denain, eux, ils la servaient à 1 gramme, 1,5 gramme, grand maximum. Et coupé, encore ! Le ton était devenu plus grave, plus inquiétant. J'étais jaloué, les menaces commençaient à me parvenir sous la forme d'échos. Du coup, pour me faire oublier, je fumais tout le stock restant avec un autre de la bande, J.-P., une vraie sangsue, celui là ! Sachant que j'avais de quoi lui plaire, il ne me lâchait pas d'une semelle, ni d'une semaine, pas avant que tout soit parti en fumée... « Je te paierai » me répétait-il. J'allais souvent chez lui, le chercher pour sortir. Sa mère était adorable, elle proposait toujours une tasse de café à la chicorée, un morceau de tarte au sucre, rien de plus, rien de moins qu'une chaleur humaine dans cette cuisine étincelante. Une cuisinière à charbon, très souvent allumée, la plaque de fonte semblait neuve tant elle passait son temps à l'astiquer. Elle frottait souvent, toujours un torchon à la main, et l'échine courbée. Cette dame avait un mari gravement malade, la silicose. Il vivait sans jamais sortir de chez lui. Quand je venais, il disparaissait sans mot dire, dans une autre pièce. Il me faisait l'impression d'un animal sauvage, pas méchant mais craintif. Un grand frère aussi, un ouvrier d'usine. Imbibé ou non, il était toujours remonté contre tout, contre son frère J.-P. qui traînait à ne rien faire, contre sa mère qui le laissait prendre de l'argent dans le porte monnaie seulement destiné aux courses, contre la société parce qu'il avait ses idées communistes (comme beaucoup

d'autres gens d'ici d'ailleurs), contre ce froid, cette pluie, contre le bon Dieu même ! Mais pas devant sa mère, jamais ! Elle l'aurait giflé. Aussi petite et bossue soit-elle, elle qui avait toujours une pensée de paix qui lui venait du bon Dieu. C'était pour elle, l'un des rares repos de l'esprit, sa croyance et ses bondieuseries partout dans la cuisine.

Elle me fait penser à ma grand-mère, qui est allongée, le lit médical a pris le relais. Sa chemise de nuit en flanelle, la madone de lourde sur la table de chevet n'est plus qu'une fiole vide qui jadis contenait de l'eau bénite. La bouche se tortille en tous sens mais ses mots d'un dialecte de la Puglia s'emmêlent les pinceaux avec cette langue qui ne sait que se taire, et cela fait des années que je prie que le ciel me la prenne tant j'ai mal de voir ma mère être à son chevet, au chevet de sa propre mère... Son corps a changé, sa peau n'est plus qu'une draperie froissée. Quand ma mère lui fait la toilette et qu'il faut la retourner pour soulager les escarres sur les fesses, pour ne pas avoir le cœur qui se décroche, je me plonge dans ses yeux et j'essaie d'y voir un instant plausible de la filiation oubliée depuis longtemps, déjà. Mais au lieu du regard attendu, du regard attendri, je vois deux yeux rentrés dans leur orbite, profondément, comme des cratères ; elle ne me voit pas et pourtant me regarde d'une façon si intense que d'un coup, je frissonne d'effroi. Elle est habitée par la mort et n'en a nulle conscience, ma mère qui est habituée à la voir ainsi dans son quotidien, n'en a plus conscience non plus. Avant de refermer le couvercle, ma mère porte ses doigts fatigués jusqu'aux lèvres pour y déposer un ultime baiser, laisse sa main chaude retomber sur le front de sa défunte maman juste avant, juste avant que le couvercle se referme devant mes yeux gonflés de l'arme. Je serre les dents pour ne pas pleurer. C'est ma mère qui s'est effondrée, elle qui aura tenu plus de 15 ans, elle qui aura jour après jour, avec bienveillance et impuissance, assisté au déclin inéluctable de sa mère. Le commissaire de police appose un sceau sur le bois verni et me prend à témoin, je signe pour ma mère, qui pleure en silence. La boîte s'enfonce dans cet abîme en vase clos, la famille s'efface chassée par la pluie de novembre, ma cousine Marie-Jeanne est revenue sur mes pas pour m'agripper la main, je me laisse guider en laissant mon deuil et mes larmes en suspens...

Six mois avaient passé depuis mon retour d'Allemagne, j'avais 20 ans, pas de diplôme, un environnement socio-culturel limité. « Maman ! J'appelle

Geline, je pars le plus tôt possible. » « Tu as raison mon fils, si tu peux éviter la vie d'ici, pars. » J'appelle ma sœur en août, elle me comprend. Son mari et elle, sont eux-mêmes partis de Garges-Lès-Gonesse juste avant la naissance du neveu, pour s'épargner, eux et l'enfant, pour s'offrir un cadre de vie plus pacifique – disons. J'avais laissé derrière moi, le nord et des amis devenus toxicomanes, un père alcoolique et violent, ma mère occupée de soigner de tout son amour sa maman, un petit frère au collège pour rejoindre la Savoie, lieu d'exil thérapeutique, lieu de refuge et de grands espaces, chez Angéla et Philippe, ma sœur et mon beau frère. Et je découvrais laborieusement le goût du travail fini. De la taille de pierre, pierre de Bourgogne, celle massive, qui comporte des nuances rougeâtres, pierre du Gard, d'un grain ocre et friable et celle de la Tarentaise, tachetée de lichen, il fit de moi, un gaucher incertain en un ambidextre sachant manier la boucharde, la chasse à pierre et depuis, l'ébauchoir, la besaiguë et l'herminette comme de juste.